

ÉTUDES DE GENRE ET PSYCHANALYSE : QUELS RAPPORTS ?

Mónica ZAPATA
Université François-Rabelais, Tours, CIREMIA

Avant d'aborder la question des rapports entre les divers concepts mis en jeu par les travaux de Freud et de ses successeurs et les théorisations sur le genre qui ont été faites aussi bien en Amérique du Nord et du Sud qu'en Europe et en France, notamment, il convient, me semble-t-il, d'établir une distinction entre ce que l'on appelle aujourd'hui « études de genre », les mouvements féministes avec les idées qui les sous-tendent, d'une part, et les pratiques politiques auxquelles ces mouvements induisent, de l'autre. Car, si la catégorie de genre est entrée en tant que concept opératoire et outil d'analyse dans les sciences sociales et humaines grâce, en partie, au développement des idéaux féministes, il n'en reste pas moins, que cette catégorie englobe un terrain plus vaste que celui des études féministes et, en plus, elle ne suppose pas toujours des pratiques militantes et des revendications de même ordre que celles du féminisme pris dans son ensemble.

En outre, une telle distinction s'avère indispensable à l'heure d'examiner des corpus théoriques qui, en l'occurrence, présentent plus de points de rapprochement qu'il n'y paraît dès lors qu'on ne contemple pas seulement leurs avatars pratiques. Je commencerai donc par retracer très brièvement les conflits historiques entre psychanalyse et féminismes, pour en venir ensuite aux points de convergence entre les théorisations sur le genre et la psychanalyse ; je m'arrêterai, en dernier lieu, sur la pensée de Judith Butler telle qu'elle est commentée, nuancée, voire remise en question par certains psychanalystes, aujourd'hui.

Psychanalyses et féminismes

En 1995, au sein de l'Asociación de Psicólogos de Buenos Aires, un groupe de quatre femmes psychologues et psychanalystes intéressées par les questions de genre a mis en place un Forum (Foro de Psicoanálisis y género de la Asociación de Psicólogos de Buenos Aires) pluridisciplinaire, fonctionnant à la fois comme un groupe de discussion entre spécialistes et aussi comme un séminaire d'études post-doctorales, en rapport avec la Universidad Nacional de Buenos Aires. Leurs premiers travaux, recueillis en volume et publiés en 2000 (MELER & TAJER, 2000) vont nous servir maintenant comme point de départ afin de retracer l'historique des relations tissées depuis le début des travaux freudiens avec les vagues successives du féminisme international.

Tentant de dresser une chronologie des vicissitudes des rencontres et désaccords entre la psychanalyse et les divers féminismes, Débora Tajer¹ distingue plusieurs étapes depuis les travaux de Freud et ses réponses aux premières attaques des féministes jusqu'à l'ouverture actuelle dans le champ des recherches analytiques grâce aux apports des théories sur le genre. Dans un premier temps, nous dit D. Tajer, les féministes ont accusé Freud et ses disciples d'androcentrisme et ont contesté la perpétuation du modèle patriarcal qui sous-tendait leurs vues, ce à quoi Freud aurait répondu en « pathologisant » les revendications féministes (FREUD, 1925, 1931, 1969). Cependant, depuis le début aussi, les nouvelles perspectives

¹ Psychologue, psychanalyste argentine, titulaire de la chaire de Estudios de la Mujer à la faculté de psychologie de l'université de Buenos Aires et co-fondatrice du Foro de Psicoanálisis y Género de la Asociación de Psicólogos de Buenos Aires (MELER & TAJER, 2000).

ouvertes par la psychanalyse dans les domaines de la psychopathologie et la sexualité ont séduit un certain nombre de féministes, les poussant à y rechercher les racines profondes de la subordination des femmes et leurs chances d'émancipation (TAJER, 2000 : 45). En effet, tel que le rappelle Silvia Tubert, les premiers mouvements féministes en Europe, ont apparu vers la fin du XIXe et le début du XXe siècles. Ces mouvements comptaient, à côté des femmes ouvrières, engagées dans la démocratie sociale d'inspiration marxiste et dans la lutte des classes, de très nombreuses femmes issues de la bourgeoisie, réparties dans une aile modérée et une aile radicale (TUBERT, 2000 : 95)². C'est au sein de cette dernière branche du féminisme naissant que les femmes se sont interrogées d'abord sur leur « misère sexuelle », les conventions du mariage, les aberrations de la morale sexuelle masculine et ses duplicités. Elles ont trouvé alors dans les travaux de Freud le support scientifique à leurs luttes pour l'autonomie sexuelle. Des figures comme celles de Grete Meisel-Hess (Prague, 1879 - Berlin 1922) et, surtout, Hélène Stöcker (Allemagne, 1869 - New York, 1943) ont avancé alors des idées révolutionnaires qui prônaient en même temps l'éducation sexuelle des femmes, la contraception, l'indépendance économique, la dépénalisation de l'avortement, bref, l'autodétermination des femmes sur leur propre corps (TUBERT, 2000 : 98). Stöcker et d'autres féministes allemandes ont fondé, en 1905, la Ligue pour la Protection de la Maternité et la Réforme Sexuelle qui comptait aussi avec l'appui d'un certain nombre d'hommes progressistes, dont Freud. En effet, Freud est devenu membre de la Ligue dès 1907, année de la création de sa section autrichienne et a prêté également son soutien à l'Association Internationale pour la Protection de la Maternité, fondée en 1911 ; ses travaux sont mentionnés dans les écrits de Meisel-Hess et de Stöcker, et lui-même a rédigé de nouveaux articles à la demande de la ligue (TUBERT, 2000 : 98-99). Dans « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908, 1969), par exemple, Freud dénonce l'opposition entre la culture et la vie pulsionnelle et les effets pathogènes sur les femmes des contraintes socio-culturelles qu'elles subissent ; ces vues, même si elles demeurent marginales par rapport à l'ensemble de la pensée freudienne sur la féminité, ne sont pas sans rapport avec celles des féministes de son temps (TAJER, 2000 : 45).

Ce n'est qu'à partir de 1925, date de la publication de « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique des sexes » (1969), travail où Freud introduit sa conception du stade phallique chez les petites filles, que l'accueil de ses travaux par les féministes change radicalement (TUBERT, 2000 : 99). En 1927 et en 1929, Freud publie deux travaux, *L'avenir d'une illusion* et *Malaise dans la civilisation*, à propos de la constitution de la conscience morale chez les sujets socialement défavorisés et sur l'avenir des ordres sociaux injustes. Ces travaux, pourtant, restent sans conséquence pour la lutte que mènent les femmes, car l'auteur n'y fait pas le rapprochement entre les sujets opprimés par un ordre social donné et la condition des femmes dans la société patriarcale. Dès lors, les rapports entre les vues freudiennes et la pensée des féministes se bornera à la recherche de coïncidences ou d'incongruités entre les images des femmes décrites par la psychanalyse et les femmes réelles (TAJER, 2000 : 46).

Les principales incongruités seront d'ailleurs relevées à l'intérieur même du mouvement psychanalytique, à partir des années 1930, grâce aux travaux de Melanie Klein³,

² Silvia Tubert est une psychologue et psychanalyste travaillant en Espagne, fondatrice et directrice du premier centre de Psychothérapie de Femmes en Espagne ; elle enseigne la théorie psychanalytique à l'Universidad Complutense de Madrid. http://www.fundaciontehuelche.com.ar/mujer/psico_tubert.htm

³ Psychanalyste britannique d'origine autrichienne (Vienne 1882-Londres 1960). Installée à Londres en 1927, elle y fonde une école, « ce qui lui vaut, dès 1938, de très violents conflits avec Freud. En théorie, celui-ci lui reproche ses conceptions de l'objet, du surmoi, de l'œdipe et des fantasmes originaires ; pour elle, l'envie, la

Joan Riviere⁴, Hélène Deutsch⁵, Karen Horney⁶ et Ernest Jones⁷, entre autres, qui, d'une manière générale, remettent en question la conception freudienne du stade phallique et « l'envie de pénis » chez la petite fille. Mais le débat restera en suspens pendant la période de la guerre ; il aura fait naître, dans certains cas, des écoles propres aux divers pays avec, comme corollaire, l'essor de nouveaux dogmatismes (TAJER, 2000 : 46).

Avec le recul du temps, certains psychanalystes engagés dans les luttes politiques et / ou en faveur de la condition des femmes – en Argentine, par exemple, où l'école lacano-américaine s'est caractérisée depuis ses débuts par un engagement politique contre la dictature militaire dont les membres ont souffert les persécutions⁸ – reprochent à la théorie freudienne d'avoir toujours procédé par des déclarations de « prémisses-vérité », non sujettes à caution et surtout, non interrogeables d'un point de vue historique. Ces principes, disent donc ces psychanalystes, ont abouti à rendre synonymes des termes comme « humanité » et « théorie ».

gratitude, les positions dépressive et schizo-paranoïde ne sont pas psychanalytiques. En clinique, elle lui fait grief de soutenir qu'avec un enfant en cure, un transfert est possible, qui rend inutile tout travail avec les parents. [...] En 1946, deux groupes différents de formation des psychanalystes sont créés et, en 1955, le Melanie Klein Trust est fondé » (CHEMAMA & VANDERMERSCH, 2003 : 215).

⁴ Joan Riviere (1883-1962) « est connue à double titre comme collaboratrice de Melanie Klein et comme traductrice de certaines œuvres de Freud. Elle illustre bien ce que fut la psychanalyse anglaise à ses débuts, soit une discipline ouverte plus aux gens de culture et d'esprit qu'une spécialité médicale. Joan Riviere avait acquis une formation dans le domaine de la mode et fréquentait les milieux artistiques. D'éducation victorienne, elle avait développé une passion de la culture et du beau. Joan Riviere, qui avait ses entrées chez Freud qui était séduit par ses excellentes traductions, devint rapidement une amie et une collaboratrice de Melanie Klein lors de son arrivée en Angleterre en 1925, au point de jouer à quelques reprises le rôle de porte-parole du groupe kleinien au cours des diverses discussions qui eurent lieu » (DESGROSEILLERS, 1992-2007 : <http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/br/riviere.html>).

⁵ Psychiatre et psychanalyste américaine (1884-1984). « Hélène Deutsch appartient à la première génération des pionniers de la psychanalyse. Analysée par Freud, puis par Abraham, elle est surtout connue aujourd'hui pour ses nombreux travaux concernant la féminité » (CHEMAMA & VANDERMERSCH, 2003 : 106).

⁶ Psychiatre et psychanalyste américaine d'origine allemande (Hambourg 1885-New York 1952). « Venue très jeune à la psychanalyse, K. Horney développa très vite des thèses sensiblement différentes des thèses freudiennes, notamment sur la sexualité féminine. [...] K. Horney discute, dès ses premiers ouvrages, la place que donne Freud à l'envie de pénis dans le psychisme féminin. Elle conteste l'idée d'un stade où le vagin serait totalement ignoré. [...] Par la suite, elle contestera de plus en plus l'idée, qu'elle croit trouver chez Freud, selon laquelle une femme peut souffrir de n'être pas un homme ». (CHEMAMA & VANDERMERSCH, 2003 : 174-175).

⁷ Médecin et psychanalyste britannique (1879-1958). « Ernest Jones occupe une place particulière dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Il fut un ambassadeur zélé des thèses freudiennes, il fut aussi un des disciples de Freud les plus soucieux de maintenir autour de celui-ci un groupe d'analystes fidèles. Enfin, il consacra plusieurs années de sa vie à écrire le premier ouvrage important sur *La vie et l'œuvre de Freud*. Il n'hésita pas cependant à contredire le fondateur de la psychanalyse sur certains points, en particulier sur la sexualité féminine. [...] Dès 1927, Jones entreprit de discuter la conception freudienne du stade phallique [...]. Jones, quant à lui, insiste plutôt, en ce qui concerne les filles, sur une évolution prégénitale, allant de la bouche à l'anus, et de celui-ci au vagin, qui n'est pas primitivement différencié ». (CHEMAMA & VANDERMERSCH, 2003 : 204).

⁸ « Une des particularités de la psychanalyse argentine est son ouverture non seulement aux différentes écoles de pensée de la psychanalyse moderne mais aussi à des courants philosophiques et socio-politiques proches du marxisme et du socialisme. Cette psychanalyse "engagée" a pu cohabiter, non sans certaines malaises toutefois, avec une vision plus médicale et rangée de l'engagement psychanalytique. Il n'est pas habituel de voir une tête d'affiche de la psychanalyse être membre des Brigades Internationales et militer activement et ouvertement pour la gauche. Ce fut pourtant le cas en Argentine pour Marie Langer et plusieurs autres. [...] Le régime dictatorial instauré en Argentine pendant les années 1976 à 1985 a sérieusement ébranlé le mouvement psychanalytique argentin. Engagés socialement, plusieurs psychanalystes durent fuir à l'étranger. Ce fut le cas de Marie Langer (Mexique), Léon Grinberg (Espagne) et de Oscar Abelardo Masotta (Espagne), alors que d'autres devaient continuer leur enseignement dans le cadre de cercles privés souvent clandestins » (DESGROSEILLERS, 1992-2007 : <http://pages.globetrotter.net/desgros/ecoles/argentin.html.html>)

Ce manque d'historicité dans la théorie a conduit, toujours selon ce point de vue, à fonder la pratique sur des critères de « normalité » historiquement datés, sans que jamais les conditions de production de tels modèles n'aient été elles-mêmes analysées (TAJER, 200 : 46-47).

La deuxième étape dans les relations entre la psychanalyse et les féminismes s'ouvre dans les années 1960, autour d'un groupe de psychanalystes travaillant en France et adoptant en partie les vues de l'« École anglaise », de M. Klein à Bion⁹, et qui reprend alors les débats autour de la question de l'envie de pénis chez les femmes, le masochisme et l'homosexualité¹⁰. À partir des années 1970, date de la naissance des *Women studies* (Études féministes, ou Études sur les femmes, Estudios de la Mujer, dans les pays de langue espagnole), branche académique des mouvements féministes internationaux, les travaux pour ou contre la psychanalyse freudienne foisonnent un peu partout dans le monde.

Pour ce qui est des féminismes français et leurs rapports avec la psychanalyse, il faut encore procéder par une mise en perspective concernant l'horizon d'où provient chacune des branches tout en signalant, d'emblée, que c'est la psychanalyse, précisément, qui a pour une large part contribué à la partition du mouvement en ses diverses tendances (DHAVERNAS, 1993-2004). *Grosso modo*, on distingue habituellement, trois branches, que l'on appelle : « lutte des classes », « féminitude » et « féministe radicale ». La première – « lutte des classes » – ne s'est jamais servi de la théorie psychanalytique comme d'un instrument de combat, son souci majeur étant « l'articulation entre la lutte des classes et de la lutte antipatriarcale », et ses représentantes plus ou moins proches de la psychanalyse, ou du moins, des séjours sur le divan... (DHAVERNAS, 1993-2004). La deuxième tendance – « féminitude » –, en revanche, s'est emparée d'une bonne partie des propositions de la théorie psychanalytique, soutenue par un autre groupe, explicitement anti-féministe, appelé « Psychanalyse et Politique » (« Psych et Po ») et dirigé par Antoinette Fouque. Cette tendance reprend à son compte la question de la différence des sexes telle qu'elle est abordée dans la théorie freudienne, en fondant ses analyses du patriarcat sur l'identité structurelle des sexes et les conflits naissant de cette différence, précisément (DHAVERNAS, 1993-2004). Quant à la branche dite « radicale », ses positions face à la psychanalyse sont plus variées et nuancées : certaines de ses représentantes sont franchement hostiles à la psychanalyse, que ce soit sur des points théoriques de principe ou sur des réalités d'une pratique disciplinaire historiquement datée, ou encore, sur des aspects de cette pratique, perçus comme sexistes, dans le cadre d'une théorie globalement acceptable (DHAVERNAS, 1993-2004).

On voit donc ainsi en France, à travers ces deux dernières branches, la représentation des deux tendances majeures du féminisme international, plus ou moins concernées, d'ailleurs, par la théorie psychanalytique : le groupe « féminitude » représente, en France, la vision du féminisme « identitaire et différencialiste », alors que la branche radicale, suppose une vision « égalitaire et universaliste » de la question féministe. Pour le premier, la « centralité de la différence des sexes comme structurelle et structurante » constitue le point de départ qui permet d'étayer des conceptions qui, parfois, vont à l'encontre des points

⁹ Wilfred Ruprecht Bion (1897-1979), sera « au sein du groupe kleinien, plus un continuateur qu'un disciple, conservant toujours son indépendance et faisant preuve d'une grande originalité. Il produira ses travaux les plus marquants au cours des années soixante alors qu'il élaborera une théorie de la pensée et du fonctionnement de l'appareil à penser les pensées. Pour ce faire, Bion utilisera successivement plusieurs modèles (la digestion, les mathématiques, les éléments chimiques, la mystique...) laissant souvent le lecteur un peu perdu ». (DESGROSEILLERS, 1992-2007 : <http://pages.globetrotter.net/desgros/auteurs/br/bion.html>).

¹⁰ Parmi ces néo-kleinien, on peut mentionner Joyce McDougall, André Green et Didier Anzieu (DESGROSEILLERS, 1992-2007 : <http://pages.globetrotter.net/desgros/ecoles/neoklein.html>)

fondamentaux de la théorie psychanalytique et induisent à des ajustements et à des adaptations « sauvages », selon certains (DHAVERNAS, 1993-2004). Le féminisme égalitaire, quant à lui, a tiré parti des errances et des excès du différencialisme pour renforcer ses points de vue qui, au départ ne pouvaient pas accepter l'approche structurelle et apparemment intemporelle de la psychanalyse¹¹. Cependant, s'il est vrai que la psychanalyse freudienne s'est traduite à travers des « reconstitutions préhistoriques mythiques », Freud n'a jamais nié non plus le rôle de l'histoire dans le développement du psychisme humain. Il faut donc, selon Marie-Josèphe Dhavermas, nuancer le propos freudien car « aucun analyste sérieux » ne saurait considérer « le rapport entre structuration psychique subjective et organisation sociale [...] comme une conséquence simple, invariante et directe (ce qui suffirait du reste à démentir la variété, temporelle ou spatiale, des sociétés réelles) » (DHAVERNAS, 1993-2004).

Psychanalyse et genre

À la lecture des travaux des psychanalystes qui s'interrogent sur les questions de genre, ce qui paraît évident, c'est que le point d'achoppement entre les deux perspectives, c'est l'articulation entre ce qui relève du domaine individuel – le sujet, pour la psychanalyse – et les constructions sociales avec, bien entendu, ce que celles-ci supposent d'ancrage dans les processus historiques. La psychanalyse a pour vocation l'étude des conflits individuels liés aux mécanismes de l'inconscient et, par conséquent, résiste à toute prise en considération du domaine du social si ce n'est qu'à travers des cas particuliers. C'est pourquoi, certains psychanalystes – mais pas tous – considèrent que le concept de genre en soi n'apporte pas grand-chose à la science psychanalytique qui – depuis les travaux de Freud sur la sexualité infantile, notamment – contient déjà les postulats que les théories les plus avancées sur le genre – les plus post-modernes – présentent maintenant comme des idées originales et novatrices.

L'originalité de la pensée freudienne

Tenant donc d'élucider cette jonction difficile entre la structuration psychique individuelle et les constructions sociales, la psychanalyste Silvia Tubert signale d'abord, à travers le cas particulier du sexologue John Money, les dérives de l'emploi du terme « genre » dans le domaine des sciences médicales même, pour décrire la vie sexuelle de certains individus hermaphrodites (TUBERT, 2003 : 359-360). Ce qu'elle entend dénoncer par là, c'est, avant tout, le phénomène toujours en vigueur, tendant à associer le « sexe » à ce qui relève du biologique et le « genre » à ce qui est de l'ordre du social, distinction qui aboutit, selon son point de vue, à rétablir le binarisme « nature/culture » qui donne le « sexe » comme biologique et « naturel », escamotant totalement ainsi son caractère de construction conceptuelle (TUBERT, 2003 : 361-362). Elle passe ensuite en revue les divers écrits de Freud qui portent sur la sexualité, féminine notamment, ceux de ses successeurs, de M. Klein à Lacan, pour s'arrêter enfin sur les travaux du psychiatre américain Robert Stoller, qui fut le premier à introduire le concept de genre dans ses travaux psychanalytiques.

¹¹ Parmi les représentantes les plus connues du groupe « Psychanalyse et politique » on peut mentionner, outre sa fondatrice, Antoinette Fouque, Luce Irigaray et Hélène Cixous. Julia Kristeva, qui refuse d'être considérée comme féministe, soutient également une position identitaire et différencialiste, dont témoigne, entre autres, l'intitulé de l'Université d'été, « Guerre et Paix des sexes », organisée sous sa responsabilité à Paris VII, en septembre 2006. Dans le groupe des matérialistes universalistes, héritier de la pensée de Simone de Beauvoir, se situent Christine Delphy, Monique Wittig et Colette Guilaumin, entre autres (FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, 2005 ; ZAPATA, 2007)

Pour ce qui est du genre, d'abord, Silvia Tubert, suivant en cela Ana María García-Freire, met l'accent sur la pluralité des approches scientifiques possibles. C'est ainsi que, d'un point de vue anthropologique, nous dit S. Tubert par exemple, on considère la création symbolique du sexe, l'interprétation culturelle du dimorphisme sexuel anatomique, les modèles de la masculinité et de la féminité imposés selon les sociétés données. L'approche psycho-sociale ou inter-personnelle, en revanche, se focalise sur les processus sociaux qui créent et transmettent ces modèles aux individus. Le genre est dans ce sens un mode d'organisation des structures sociales et des rapports entre les sexes : la division du travail, les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes, les processus de socialisation et d'interaction sociale. L'approche psychologique, enfin, s'occupe du développement de l'identité et du « rôle de genre », c'est-à-dire, la manière personnelle de vivre le genre et les idéaux qui ont une incidence sur les comportements, la perception de la réalité et la stabilité émotionnelle (GARCÍA-FREIRE, 2000 : 35-39 ; TUBERT, 2003 : 363).

Cette mise au point conceptuelle permet ensuite à Silvia Tubert de se pencher sur les constructions théoriques autour de la sexualité à travers les travaux de Freud, dont il a été question plus haut, ainsi que sur les perspectives ouvertes par Melanie Klein, Ernest Jones, Hélène Deutsch et Luce Irigaray, sur lesquelles je ne reviendrai pas ici (TUBERT, 2003 : 363-382). Signalons simplement et en résumant beaucoup, que, selon la lecture de Silvia Tubert, la pensée freudienne au sujet des catégories de « masculinité » et « féminité », est en soi « déconstructive » et, bien qu'elle opère avec des catégories binaires, elle ne vise pas à appuyer ou à défendre ce qui, au contraire, elle prétend désarticuler. En effet, pour Freud, selon Tubert, la masculinité et la féminité ne sont pas des « points de départ » mais bien au contraire, des « aboutissements ». Aucun individu n'est constitué d'emblée comme un sujet sexué ; la sexualité comme la subjectivité sont le produit des relations que l'enfant établit avec les autres depuis sa naissance et, même avant celle-ci, dans le désir et le projet des ses parents qui résultent, à leur tour, de l'histoire. Ce cadre relationnel avec les autres va établir des repères, des objets de désir qui vont se construire sur une base indéfinie et indéterminée : les pulsions, qui sont partielles, polymorphes et hétérogènes et qui ont leur siège dans une multiplicité de zones érogènes. Il n'y a pas d'unité, d'unicité ni d'identité données en ce qui concerne la pulsion sexuelle et le désir. Les filles et les garçons sont dans ce sens, plutôt que « bisexuels », sexuellement indifférenciés : c'est pourquoi la « masculinité » et la « féminité » sont des points d'arrivée et non de départ. Il est donc nécessaire d'expliquer comment, à partir de cette indifférenciation, ils deviennent des hommes et des femmes (TUBERT, 2003 : 364-365). Selon Silvia Tubert, en somme, dans ses travaux sur la sexualité féminine, Freud devance son temps en soutenant aussi bien le caractère construit – et non pas naturel ni simplement conventionnel – de la féminité et de la masculinité, que le caractère incertain et indécidable de leur signification (TUBERT, 2003 : 369).

Il est aisé, dès lors, dans la lecture « postmoderne » que Silvia Tubert fait des textes freudiens, de retrouver les points de convergence entre les propositions théoriques féministes et la théorie psychanalytique, à commencer par la remise en question de la conception d'un sujet unifié, la déconstruction du *je* constituant l'un des postulats de base de la philosophie comme de la psychologie de la conscience. En effet, ce postulat s'accorde avec les positions philosophiques qui questionnent la conception occidentale de la raison, dans la mesure où la découverte de l'inconscient, par la psychanalyse et la mise en évidence de l'exclusion des femmes dans le projet de la Modernité, par les féminismes de la deuxième moitié du XXe siècle, ont toutes deux subverti la cohérence du récit du sujet de la raison, hérité des Lumières (TUBERT, 2003 : 389-390).

D'autre part, la psychanalyse comme les courants les plus avancés du féminisme refusent le principe d'une identité sexuelle biologiquement déterminée : l'identité sexuelle n'est jamais définitive, c'est au contraire, le fruit d'un processus, le résultat du devenir de chaque individu et de ses rapports avec les autres. Dans ce sens, selon S. Tubert, Freud et S. de Beauvoir se rejoignent lorsqu'ils affirment que l'on peut pas dire ce qu'*est* une femme, mais on peut songer à la manière dont elle le *devient*. Ni Freud ni Beauvoir ne conçoivent donc d'*essence* de la féminité (TUBERT, 2003 : 390).

À ces deux points fondamentaux des apports théoriques que Silvia Tubert lit chez Freud et retrouve chez les féministes, viendraient s'ajouter des questions sur lesquelles s'affrontent, sans les résoudre, les féminismes de nos jours, dans leurs débats entre différencialisme et égalitarisme. Selon S. Tubert, en effet, la reconnaissance des différences de quelque ordre qu'elles soient (n'oublions pas que la psychanalyse postule la singularité de l'inconscient et donc, la différence fondamentale) n'est pas incompatible avec la lutte pour l'égalité des droits et des chances. De plus, reconnaître les différences ne veut pas dire non plus adhérer à la position du féminisme différencialiste qui suppose, aux yeux de S. Tubert, non pas seulement une vision théorique de la différence mais surtout, une position politique de revendication de cette différence. La psychanalyse, selon cette perspective, étudie la diversité psychique qui se constitue à partir de l'articulation entre l'anatomie et la culture, aussi bien entre les hommes et les femmes, entre les hommes eux-mêmes, entre les femmes elles-mêmes et au sein du sujet (TUBERT, 2003 : 390-391).

De Robert Stoller à Judith Butler

Ce qui s'ensuit, selon l'exposé de Tubert, c'est que la psychanalyse freudienne n'avait nul besoin des théories sur le genre, pour déconstruire l'idée d'un sujet unifié qui nous vient de la philosophie des Lumières. À partir de cette idée, S. Tubert ne peut donc que contester ce qu'elle considère maintenant comme n'étant qu'un leurre, à savoir les théorisations qui ont été faites, depuis une quarantaine d'années autour du concept de genre, à commencer par celle de Robert Stoller.

C'est au psychiatre et psychanalyste américain Robert Stoller, on l'a dit, qu'il appartiendrait d'avoir introduit, en 1968, le concept de genre dans la théorie psychanalytique, l'année même où, à Paris, avaient lieu les mouvements de révolte que l'on connaît et une année avant les affrontements entre la police et un groupe gay connus sous le nom de la mutinerie de Stonewall (AMÍCOLA, 2000 : 13 ; 30). L'identité de genre, selon Stoller, « commence par la connaissance et la reconnaissance (*knowledge and awareness*), consciente ou inconsciente, de l'appartenance à un sexe et pas à l'autre » (TUBERT, 2003 : 391-392. Ma traduction de l'espagnol). De sorte que le sexe, selon ce point de vue, précède le genre et constitue le noyau corporel sur lequel viendront se superposer des « couches » (« identité nucléaire de genre », « rôle de genre » ou « identité de rôle de genre ») qui feront finalement l'identité du sujet. Mais, cette conception, explique S. Tubert, est très contestée par la psychanalyse, dans la mesure où elle contredit la pratique analytique et réintroduit le déterminisme biologique. En s'écartant de la conception psychanalytique de la sexualité, fondée sur la théorie des pulsions, Stoller élabore une théorie fondée sur le sentiment d'appartenance à un groupe, hommes ou femmes et cela produit, outre un retour au biologique, un rejet de la multiplicité, du caractère fragmentaire et indéterminé inhérent à la théorie freudienne des pulsions. L'identité de genre ainsi conçue, comme une représentation cohérente et unifiée, ne se soutient, en fin de compte, que de la répression. (TUBERT, 2003 : 392). L'idée d'une identification homogène avec son propre corps, de plus, évacue la question de la bisexualité dans son double aspect d'indétermination sexuelle originaire et

d'identification aux modèles des deux sexes. Le modèle de Stoller, enfin, postule une *proto-féminité* ou féminité primaire, à la base des deux sexes, ce qui, d'un point de vue théorique, est aussi contestable que la protomascullinité que l'on attribue – pour la contester – à la théorie de Freud (TUBERT, 2003 : 293).

Après avoir longuement argumenté, théorie freudienne à l'appui, contre la conception du genre proposée par Robert Stoller, Silvia Tubert, qui passe très rapidement sur le point de vue de Judith Butler, conclut – en suivant ici la position de Reimut Reiche¹² – que le genre est devenu la métaphore de toute une époque où l'identité recouvre à la fois la sexualité et son caractère problématique. Le concept de genre, selon son point de vue, condense à la fois le désir d'une sexualité libre de tout conflit et le prix de la répression de la sexualité (TUBERT, 2003 : 403). Il s'agirait ainsi d'une réponse collective face à l'énigme de la sexualité, à laquelle tout être humain est confronté, mais il n'apporterait pas de réponse à la question du désir. En effet, puisqu'il ne laisse pas de marge à la singularité du sujet et à sa quête individuelle de sens et, encore moins, à l'altérité intrapsychique, c'est-à-dire, l'ambivalence, le conflit et la contradiction, la méconnaissance, en somme, de ses propres conflits de la part du sujet, le genre ne peut apporter qu'une réponse unique, fixe et partagée par tous.

C'est dans ce sens que, selon Silvia Tubert, la pensée de Judith Butler se démarque de celle de Stoller. En effet, pour Butler, telle que lue par Tubert, les rapports entre les sexes ne peuvent pas se réduire à des positions de genre. La différence des sexes n'acquiert pour Butler son plein sens que dès lors qu'elle est posée comme question, et non pas comme point de départ, fondement ou méthode à l'intérieur d'une théorie féministe (TUBERT, 2003 : 401).

Or, la pensée de Butler, qui vise à déconstruire un certain féminisme, en refusant de « rabattre la domination sur la différence sexuelle », dérange cependant aussi la psychanalyse, dans la mesure où elle propose une lecture de Freud « qui tente de montrer une priorité du tabou de l'homosexualité par rapport au tabou de l'inceste qui structure l'Œdipe » (DAVID-MÉNARD : 2006). Elle s'écarte également de la tradition freudienne lorsqu'elle relit *Deuil et mélancolie* et de *Le Moi et le Ça*, et en tire l'idée que toute identité de genre « se fonde sur un refus de faire le deuil d'un homo-attachement originaire » (DAVID-MÉNARD : 2006).

Cependant, Butler est loin d'être décriée par les psychanalystes, bien au contraire. Répondant aux questions de Livio Boni, la psychanalyste française Monique David-Ménard, par exemple, passe à son tour en revue les positions de Butler face à la psychanalyse, salue ses trouvailles et soulève également des points de divergence. Ces derniers, par ailleurs, relèvent surtout, disons-le d'emblée, des positions philosophiques de ce qu'on peut appeler un « courant américain » tel que perçu depuis la France.¹³

Ce que David-Ménard souligne en premier lieu chez Butler, c'est « la manière dont elle revient sur le thème introduit par Joan Riviere, et repris par Lacan, du féminin comme mascarade [...] ; elle montre bien que toute identité sexuelle, et pas seulement celle des femmes, peut être pensée sous la notion de mascarade ; c'est-à-dire que la sexuation est une

¹² Sociologue, psychanalyste allemand (1941), auteur de *Sexualité et lutte des classes* (1971), Paris, Maspéro.

¹³ Monique David-Ménard est une psychanalyste et philosophe née à Lyon en 1947, professeure à l'Université Paris VII- Denis Diderot et directrice du laboratoire de psychopathologie fondamentale et psychanalyse. Elle est auteure de *L'Hystérique entre Freud et Lacan. Corps et langage en psychanalyse* (1983), Paris, Editions universitaires et, plus récemment, *Tout le plaisir est pour moi* (2001), Paris, Hachette Littératures. Traduit en espagnol chez Paidós (Madrid et Buenos Aires). <http://www.lemonde.fr/web/article/0,1-0@2-3328,36-228739,0.html>

affaire de relation, de rapport à l'autre » (DAVID-MÉNARD : 2006). Butler, donc, ne simplifie pas la question de la sexuation puisqu'au fond, sa thèse principale est que, « non seulement le féminin et le masculin ne sont pas ce qu'on croit », mais « que la sexuation est certes polarisée par la division entre masculin et féminin, mais d'une manière qui est beaucoup moins décidable que ce dont une société a besoin pour se constituer », une société, en tout cas, telle que celle où nous vivons (DAVID-MÉNARD : 2006). Cependant, selon David-Ménard, les thèses de Butler s'avèrent plus faibles lorsqu'elle se base sur sa formation philosophique pour tenter d'expliquer la jonction entre la genèse de la conscience et le poids de l'impossibilité du deuil chez certains sujets qui, pour des raisons de coercition sociale ne peuvent pas, selon elle, faire le deuil des amours homosexuelles (DAVID-MÉNARD : 2006). Mais Butler reste « très inventive » et propose des avancées importantes dans le débat, amorcé par Freud et Lacan mais resté en suspens, selon David-Ménard, lorsqu'elle tente de faire la jonction entre la formation de la conscience face à la Loi et mélancolie, autrement dit, entre psychanalyse et politique. Ce que tente Butler, « c'est vraiment de montrer comment un système social suppose une division tranchée des sexes qui produit par lui-même des effets d'exclusion dans l'ordre politique et social ». En outre, avec ses vues sur la mélancolie, Butler dépasse la question homosexuelle, en montrant que ce qui engendre la haine de soi, la subordination et l'incapacité de dire « je », ce ne sont pas seulement des choix homosexuels mais aussi la « nécessité d'établir une distinction tranchée entre le masculin et le féminin » (DAVID-MÉNARD : 2006). Là où Butler intéresse moins la psychanalyse, parce qu'elle s'écarte, précisément de la théorie freudienne, c'est lorsque, inspirée par la lecture de Foucault, elle formule sa théorie de la performativité, du moins au début de sa réflexion. Pour Butler, en effet, la norme a un double aspect : « d'une part la psyché se forme par l'intériorisation des normes, mais d'autre part l'institution sociale des normes a une initiative dans la manière dont se produisent les règles sociales, qui ne sont pas structurellement installées comme le disait Lévi-Strauss » (DAVID-MÉNARD : 2006). Ironisant alors sur la psychanalyse, Butler dit que, au lieu de dire aux gens de faire une psychanalyse pour repérer de quels deuils impossibles ils sont faits, il faut, au contraire, agir politiquement, « forcer la donne », soit par le travestissement et les mouvements *queer*, soit en produisant une caricature du phallicisme (DAVID-MÉNARD : 2006).

De plus, Monique David-Ménard reproche à Judith Butler d'avoir une approche trop « cognitiviste » de certains aspects de la théorie freudienne touchant le narcissisme et l'hypocondrie, ce qu'elle explique par son appartenance au « milieu américain », où l'on traduit Freud de manière trop directe, ou trop intellectuelle. Elle compare ainsi la démarche de l'Américaine à celle de Derrida, en France, qui considérerait que les pulsions n'étaient qu'un « trope » : une figure, dans le texte de freudien, à travers laquelle l'auteur aurait cherché à faire le lien « entre douleur, hypocondrie et la distinction entre soma et psyché » (DAVID-MÉNARD : 2006). Après la première étape de sa réflexion, qui correspond à son ouvrage *Gender Trouble*, Judith Butler va beaucoup plus loin dans sa lecture des textes freudiens et produit une pensée plus fine, mais privilégie toujours, selon Monique David-Ménard, la question de l'hypocondrie, « pour montrer que le pulsionnel n'est qu'un effet de discours dans le texte de Freud » (DAVID-MÉNARD : 2006).

Monique David-Ménard, en somme, propose une lecture très attentive et une analyse fine de la pensée de Judith Butler et de son évolution. Sans entrer ici plus en avant dans les points de détail dans les positions des deux théoriciennes, disons que, quelles que soient les divergences des approches, il paraît évident – et David-Ménard ne cesse de le répéter – que la théorie psychanalytique a depuis les débuts de sa réflexion, intéressé Judith Butler, qui n'a jamais cessé de produire une lecture intelligente et personnelle des textes de Freud et Lacan, en particulier. Réciproquement, les psychanalystes français ne peuvent pas ignorer les écrits

de l'Américaine, dès lors qu'ils s'interrogent sur la sexualité, l'homosexualité, la mélancolie ou encore les pulsions.

Nous voyons donc, et ce sera ma conclusion, toute provisoire, de ce travail qui se voulait surtout une mise au point, que les pensées féministes, quelle que soit leur orientation et leur degré d'engagement politique, n'ont jamais pu ignorer les postulats de la psychanalyse de Freud et de ses successeurs. Ces postulats, de leur côté, sont, comme ceux de toute science, historiquement datés et répondent aux inquiétudes, plus ou moins urgentes, du moment. C'est là un point qui, me semble-t-il, il ne faut pas perdre de vue afin de comprendre aussi, et de ne pas craindre, des développements futurs, des relectures, des remises en question. Dire que Freud avait déjà tout dit dans ses écrits n'est pas, à mon avis, une position enrichissante aujourd'hui ; rejeter en bloc le corpus freudien sous prétexte qu'il est maintenant dépassé, cela ne nous mène pas très loin non plus. Il faudra donc, à mon sens, suivre certaines pistes, approfondir les hypothèses, écouter à la fois les observations des cliniciens – et le groupe argentin réuni dans le Foro de Psicoanálisis y género en a déjà quelques-unes – les discours qui, fort heureusement, commencent enfin à se connaître et à dialoguer, des théoriciennes et théoriciens des deux côtés de l'Atlantique.

Bibliographie

- CHEMAMA, Roland & VANDERMERSCH, Bernard (2003), *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Larousse, col. « In extenso ».
- DAVID-MÉNARD, Monique (2006), « L'intérêt pour la psychanalyse dans les travaux de Judith Butler : entretien avec Livio Boni », <http://www.mondesfrancophones.com/espaces/Psyches/interviews/l-interet-pour-la-psychanalyse-dans-les-travaux-de-judith-butler-entretien-avec-livio-boni-2006>
- DESGROSEILLERS, René (1992-2007) (sous la direction de), site internet <http://pages.globetrotter.net/desgros/carte.html>
- DHAVERNAS, Marie-Josèphe (1993, mise en ligne 2004), « Nécessité de la psychanalyse », *Multitudes*, <http://multitudes.samizdat.net/spip.php?article995>
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique (2005), « Controverses et anathèmes au sein du féminisme français des années 1970 », *Les cahiers du genre*, n° 39, novembre 2005: « Féminisme(s): penser la pluralité ».
- FREUD, Sigmund [1925] (1969), « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse ».
- [1931] (1969), « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse ».
- [1927] (2004), *L'avenir d'une illusion*, Paris, PUF.
- [1929] (1934, 1970), « Malaise dans la civilisation », *Revue française de Psychanalyse*, t. VII, n° 4 : 692, et t. XXXIV, n° I : 9.
- (2004) *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF.
- GARCÍA-FREIRE, Ana María, (2000), « A vueltas con la categoría de género », *Papeles del psicólogo/a* n°76.
- MELER, Irene & TAJER, Débora (comp.) (2000), *Psicoanálisis y género. Debates en el Foro*, Buenos Aires, Lugar Editorial S.A.
- STOLLER, Robert (1968), *Sex and gender. Vol. 1 : The development of Masculinity and Femininity*, New York, J. Aronson.
- (1989), *Masculin ou féminin*, Paris, PUF.
- (2000), « Faits et hypothèses : un examen du concept freudien de bisexualité », in collectif : *Bisexualité et différence des sexes*, Paris, Gallimard-Folio.
- TAJER, Débora (2000), « Introducción. Un foro de Psicoanálisis y Género como Idea », in MELER, Irene & TAJER, Débora (comp.) (2000), *Psicoanálisis y género. Debates en el Foro*, Buenos Aires, Lugar Editorial S.A. : 39-58.
- TUBERT, Silvia (2000), « Sobre la moral sexual. Psicoanálisis y feminismo », in MELER, Irene & TAJER, Débora (comp.) (2000), *Psicoanálisis y género. Debates en el Foro*, Buenos Aires, Lugar Editorial S.A. : 93-110.
- (2003) (comp.), *Del sexo al género. Los equívocos de un concepto*, Madrid, Cátedra, colección « Feminismos ».
- (2003), « ¿Psicoanálisis y género ? », in TUBERT, S. (comp.), *Del sexo al género. Los equívocos de un concepto*, Madrid, Cátedra, colección « Feminismos ».
- ZAPATA, MÓNICA (2007), « Los estudios de género ¿una novedad? », *Lectures du genre* n° 1 : Premières approches. http://www.lecturesdugener.fr/Lectures_du_genre_1/Introduction.html

Version PDF : 1-8

Pour citer cet article : ZAPATA, Mónica (2008), « Études de genre et psychanalyse : quels rapports ? », *Lectures du genre* n° 5 : Lectures théoriques, approches de la fiction
http://lecturesdugene.fr/lectures_du_genre_5/Zapata.html

Version PDF : 15-26